



CULTURE



Robert Brasillach en 1936. Aucune blessure par les mots ne mérite la peine de mort, estime François Jonquères.

le second unanimement loué. Rien de tel chez Brasillach dont les lecteurs rasent les murs avec un air coupable. À les voir chez les bouquinistes des quais de Seine, à Paris, on a parfois l'impression qu'ils achètent une revue cochonne! C'est du reste toute la force de l'époque que d'avoir réussi à créer ce sentiment de honte. Brasillach est une cause perdue. Impossible de dire que le jeune homme de 35 ans n'a pas mérité le peloton d'exécution; impossible même de dire que son œuvre est touchante au risque de passer pour un nostalgique du III^e Reich.

Tirer l'écrivain de l'enfer où il croupit

C'est dire notre étonnement à la parution de *Robert B. Sept Nuances de gris*. Son auteur, François Jonquères, déclare en effet sa flamme au poète de Fresnes et déploie tout son art d'écrivain (et d'avocat) pour le tirer de l'enfer où il croupit. Certainement son roman comporte-t-il quelques maladresses, mais qu'importe. Le courage, la passion et surtout l'innocence avec lesquels il défend "son" auteur forcent le respect et rendent son livre extrêmement attachant.

Le titre est évidemment un clin d'œil aux *Sept Couleurs* et le roman est du reste bâti de la même façon: sept parties qui alternent différentes formes de narration, récit, journal intime, correspondance, jusqu'à la plaidoirie finale. On y suit plusieurs destins qui se déploient pendant et après la Seconde Guerre mondiale: Valérius, un milicien, qui, après s'être engagé dans la division Charlemagne et avoir fui en Argentine, fera la guerre d'Indochine et finira chez l'abbé Pierre; Esther, une jeune juive sauvée d'une rafle par ce même milicien qu'elle retrouvera à Paris après-guerre; André, qui deviendra le petit ami d'Esther dans les années 1950 avant de se faire happer par le militantisme pro-Algérie française... Tous ces personnages sont unis par le souvenir de Brasillach, et ne sont finalement que le prétexte pour évoquer

Il faut sauver le soldat Brasillach

Après la *Révolution buissonnière* et *Voix de fées*, François Jonquères revient avec un roman en défense de l'écrivain maudit pour lequel il en appelle au pardon.

Par Olivier Maulin

Il est l'écrivain maudit par excellence. Rédacteur en chef du journal collaborationniste *Je suis partout*, condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi et fusillé le 6 février 1945, Robert Brasillach est un fantôme

qui hante les lettres françaises. La haine qu'il suscite est toujours aussi farouche, empêchant toute lecture sereine de son œuvre. Il est de bon ton de distinguer en Céline "l'homme et l'œuvre", le premier étant unanimement condamné,

une œuvre que Jonquères connaît de manière remarquable, mais aussi pour s'interroger sur la responsabilité du poète et pour réclamer la fin de l'ostracisme et la redécouverte d'une œuvre enchanteuse.

Après lui avoir fixé rendez-vous dans un petit bistrot parisien sans prétention, il nous revient à l'esprit que l'homme avec qui nous allons déjeuner a créé le prix des Hussards avec Christian Millau et que ce dernier, du fameux Gault & Millau, lui a fait découvrir les plus belles tables de la capitale! Heureusement, l'homme est aussi à l'aise devant le tartare du chef accompagné de la cuvée du patron qu'au *Grand Véfour* et se dit plus gourmand que gourmet.

Son histoire avec Brasillach est presque familiale. Comme lui, Jonquères est catalan, né à Perpignan. Fils de paysans vigneron établis à Canet (Pyrénées-Orientales), il possède toujours ses vignes. Tous les ans, cet avocat d'affaires international prend ses congés en septembre pour faire les vendanges. La fenêtre de sa chambre d'enfant dans la maison familiale située sur la place



C'EST EN HUMANISTE ET EN CHRÉTIEN QUE FRANÇOIS JONQUÈRES DÉFEND ROBERT BRASILLACH.

sur les événements: « *Croit-on vraiment que ceux qui voulaient la destruction des juifs aient eu besoin du soutien de la presse pour mettre en œuvre leur politique?* », questionne-t-il.

Brevet de patriotisme.

Jonquères croit également en la rédemption et décède chez Brasillach des doutes annonçant une évolution intellectuelle et morale. Dans *L'héritage de Clairvaux*, Lucien Rebatet rapporte en effet une conversation qu'il eut avec Brasillach à son retour de Pologne, au printemps 1943, où ce dernier avait constaté de ses yeux le sort des juifs du ghetto de Varsovie: « *C'est le massacre ou l'extermination par la faim. Nous ne pouvons pas avoir l'air d'approuver ça* », lui dit Brasillach, qui quittera dans la foulée ses fonctions à *Je suis partout* pour ne plus se consacrer qu'à la littérature. À cette date, les « *revirements byzantins* » (Céline) commençaient à se multiplier et de nombreux collabos, sentant le vent tourner, préparèrent les tondeuses avec lesquelles ils achèteront bientôt leur brevet de patriotisme. Brasillach, lui, ne tentera pas de ruser ni d'échapper à son destin et se livrera aux résistants pour délivrer sa mère qu'ils détenaient.

Tout cela, bien sûr, n'enlève rien à la violence des articles, mais n'oublions pas que Brasillach l'a payée de sa vie. Et c'est aujourd'hui au pardon qu'en appelle Jonquères dans sa plaidoirie finale, un pardon au nom du Christ, au nom de l'humanité et au nom du talent irremplaçable de ce jeune prodige dont il serait criminel de priver plus longtemps notre patrimoine littéraire. ●

PLAIDOIRIE POUR LA RÉHABILITATION DE L'ŒUVRE DE ROBERT BRASILLACH

“Comment peut-on, en effet, priver les derniers lecteurs de France des *Sept Couleurs*, audacieux arc-en-ciel littéraire, du *Marchand d'oiseaux*, du *Voleur d'étincelles* ou des pages mélancoliques de *L'enfant de la nuit*? Comme le temps passe et la Conquérante ont leur place parmi les plus belles histoires d'amour de notre littérature, qui n'en manque pourtant pas. Et ses déchirants poèmes de Fresnes valent bien qu'on lui accorde notre pardon pour ses erreurs passées, payées, je le rappelle, de sa vie!”
Extrait de “Robert B. Sept Nuances de gris”

du village donne sur la maison qui fut celle de la grand-mère de Brasillach, où l'écrivain venait passer ses vacances. Le nom lui a ainsi été familier dès sa prime jeunesse, enveloppé d'un sombre halo. À l'adolescence, la curiosité le pousse à le lire et il tombe sous le charme. Si le grand écart entre la douceur et la tendresse pour les petites gens des romans et la violence des articles de *Je suis partout* reste en partie un mystère, Jonquères se convainc que l'idéologue n'a pas influencé l'écrivain et que « *l'on ne devient pas plus fasciste en lisant Brasillach qu'on ne devient communiste en lisant Aragon* ».

C'est en humaniste et en chrétien que l'avocat défend aujourd'hui Brasillach, persuadé qu'aucune blessure par les mots, aussi violente soit-elle, ne mérite la mort. Que l'auteur de *Notre avant-guerre* se soit fourvoyé, il en est persuadé. Il réclame cependant « *le droit d'avoir tort* » et relativise la responsabilité dont s'enorgueillissent les gens de plume estimant par leurs écrits peser



“Robert B. Sept Nuances de gris”, de François Jonquères, Pierre-Guillaume de Roux, 288 pages, 19,90 €.